

Revue Adventiste

Organe des Eglises Adventistes du 7^{me} Jour de l'Europe latine
(France et colonies, Belgique, Suisse romande, Espagne, Portugal, Italie)

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

XXVII^e ANNÉE

1^{er} OCTOBRE 1923

NUMÉRO 19



Nos glorieux réformateurs n'étaient ni infallibles ni impeccables. Mais ils ont été des géants entre les mains de Dieu pour éclairer le monde à une époque où l'Évangile était caché sous le boisseau.

Voir plus loin l'article de Luther et la biographie de Calvin

Luther et la loi de Dieu

Extraits d'un ouvrage intitulé : *Déclaration entière des fondements de la doctrine chrétienne* faite par Martin Luther sur l'épître de Paul aux Galatiens, Anvers 1583. (Pages 99, 113, 131, 184, 225.) On verra comment le réformateur — s'il n'a pas toujours eu raison — était bien orienté sur les relations entre la loi et la grâce, sujet si mal compris aujourd'hui. Nos lecteurs goûteront une doctrine aussi solide, exprimée dans le français énergique et savoureux du XVI^e siècle. — *Réd*

La loi est bonne, juste, et sainte. Je la confesse. Mais quand nous sommes sur le propos de la justification, il n'est plus temps de parler de la loi.

Or ils disent qu'après la révélation de Jésus-Christ, les cérémonies sont mortelles. Je dis davantage, que la loi des dix commandements est mortelle sans la foi en Christ... Non pas que la loi soit mauvaise : mais parce qu'elle ne peut justifier : car elle a un effet tout contraire.

Parquoy toute la loi, soit la cérémonie ou la morale, est abolie au chrétien : car il est mort à icelle. Non pas que la loi périsse, plutôt elle est permanente, elle vit et domine sur les méchants. Mais le fidèle est mort à la loi comme il est mort au péché ; au diable, à-la mort, à l'enfer : et toutefois ces choses sont permanentes, et les méchants demeureront en icelles. Parquoy, quand le sophiste entend que la loi est abolie, et que c'est la cérémonie, entend au contraire que saint Paul et un chacun chrétien est mort à toute la loi et toutefois que la loi demeure.

La loi est utile, bonne et sainte : mais elle ne justifie pas. Qui donc accomplira la loi sous cette intention, qu'il veuille être justifié par icelle, il rejette la grâce et désavoue Jésus-Christ.

Ceux qui oyent (écoutent) la loi, ne sont pas justes devant Dieu, mais ceux qui mettent la loi en effet, seront réputés justes. Rom. 2. Et au contraire : ceux qui font les œuvres de la loi, sont sous malédiction. Car en l'article de la justification il est dit, que tout ce qui est hors de la foi d'Abraham, est maudit. Et toutefois la justification de la loi doit être accomplie en nous, Rom. 8.....

....Mais où trouverons-nous celui qui accomplira ainsi la loi ? Qu'on nous le montre, et nous le louerons.....

Et pourtant, « faire » c'est premièrement croire, et en cette sorte accomplir la loi par foi. Il faut avant toutes choses, que nous recevions le St-Esprit, par lequel étant illuminés et renouvelés, nous commençons à faire la loi : c'est-à-dire, à aimer Dieu et notre prochain. On ne reçoit point le St-Esprit par la loi, (car ceux qui sont sous la loi, dit St Paul, sont sous malédiction) mais par la prédication de la foi : c'est-à-dire par la promesse.....

Alors on aime Dieu et son prochain, on fait des bonnes œuvres, on porte la Croix. C'est ainsi qu'on fait vraiment la loi : autrement la loi demeure toujours sans être faite. Et pour cette cause, si on donne propre et vraie définition que c'est de faire la loi : ce ne sera autre chose, que croire en Jésus-Christ, et ayant reçu le St-Esprit par la foi qui est en Christ, faire les choses qui sont en la loi. Et certes nous ne pouvons pas faire autrement la loi.....

Il est donc impossible de faire la loi sans la promesse. Il faut que la bénédiction y soit, laquelle est une publication de Christ, qui a été promis à Abraham, à savoir que le monde doit être béni par Lui : autrement nous ne ferons jamais la loi.

Ainsi il ne s'en trouvera pas un en tout le monde, à qui ce titre : Faiseur de la loi, appartienne hors de la promesse de l'Evangile. Parquoy ce mot, [Faiseur de la loi] est un mot controversé, que nul n'en-

tend, s'il n'est hors et par dessus la loi en la bénédiction et foi d'Abraham. En sorte que le vrai faiseur de la loi soit celui, qui ayant reçu le St-Esprit par la foi en Christ, commence à aimer Dieu, et bien [faire] comprend ensemble la foi, laquelle fait l'arbre, et quand l'arbre est fait, les fruits s'ensuivent. Il faut premièrement que l'arbre soit, puis après les fruits.....

....Les chrétiens ne sont pas faits justes en faisant choses justes, mais étant déjà justifiés par la foi en Christ, ils font choses justes,..... Saint Paul parle de ceux-ci au 2 des Rom. Ceux qui mettent la loi en effet, sont justifiés, c'est-à-dire réputés justes.

[Et s'il arrive que] non seulement le peuple idiot et indocte, mais aussi ceux qui pensent être bien sages et savants, facent [fassent] c'est [cet] argument: Si ainsi est que la loi ne justifie point, elle est donc oiseuse : Il n'est pas ainsi pourtant. Car tout ainsi que cette conséquence ne vaut rien : L'argent ne justifie point, il est donc inutile : les yeux ne justifient point, il les faut donc arracher : les mains ne justifient point, il les faut donc couper : celle-ci aussi ne vaut rien : La loi ne justifie point, elle est donc inutile. Il faut à chacune chose donner son office et usage propre. Quand nous nions que la loi justifie, ce n'est pas à dire pourtant que nous la détruisions ou condamnions.....

Réconfortez les faibles

C'était la fin de la semaine de prière. « Je me demande si je dois être baptisé », disait un petit garçon. « Depuis plus de huit mois, je n'ai pas tenté un seul effort pour devenir un vrai chrétien. L'année dernière, continua-t-il, j'étais chrétien et j'ai lutté pendant trois mois, puis j'ai tout abandonné sans tenter un nouvel effort jusqu'à la semaine de prière. Je désire sincèrement faire ce qui est bien ; pensez-vous que je puisse être baptisé ? »

N'est-ce pas une histoire bien émouvante ? Il savait exactement quand il était devenu chrétien, et quand il avait cessé de l'être, et nul ne s'en était aperçu. Parents, n'avez-vous pas remarqué le changement qui s'opérait en votre enfant ? Et n'avez-vous rien vu quand, désespéré, il a abandonné la lutte ? N'y avait-il donc personne dans l'église pour le soulager quand le fardeau était trop lourd ?

Non. Ce jeune garçon assistait à toutes les réunions, à l'école du Sabbat, au culte ; mais il était découragé. L'avez-vous grondé, monsieur le moniteur de l'école du Sabbat, et humilié devant toute la classe, au point qu'il est devenu indifférent ? M. l'ancien d'église, avez-vous su lui faire comprendre que la négligence et la mondanité l'empêchaient de progresser dans la vie spirituelle ? Et vous, père et mère, avez-vous pris l'habitude de discuter et de quereller en présence de votre enfant ? Seule la semaine de prière lui apporta du réconfort.

Imaginons un cas de maladie. Le docteur ouvre la porte de la salle d'attente, et dit : « Le suivant ! » Une femme pâle et maigre entre. Le docteur la considère avec étonnement. « Mais madame, savez-vous que vous devriez avoir meilleure mine ? »

— Oui docteur, mais.....

— Mais, Madame, vous faites honte. Pourquoi n'êtes-vous pas fraîche et robuste comme les autres gens ? C'est déconcertant....

— Mais docteur !..

C'est une mauvaise supposition, direz-vous, car les docteurs ne parlent pas comme cela. Mais c'est une bonne supposition pour certains membres d'église qui souvent parlent de cette manière. Si le discours ne pouvait être d'aucune utilité à la malade, les discours de l'âme ne feront pas plus de bien à une âme malade. Découvrez la cause de la maladie, cherchez-le remède et appliquez-le.

« L'année dernière, j'étais chrétien, j'ai lutté pendant trois mois, puis j'ai tout abandonné. » Y a-t-il des jeunes gens et des jeunes filles qui sont découragés dans votre église, et qui pensent que tout est contre eux ? Approchez-vous d'eux avec l'esprit de

Christ. Vous trouverez des cœurs tendres devenus indifférents pour avoir trop souffert.

On parlait après une réunion. Elle était seule. Après avoir échangé quelques paroles affectueuses, une larme coula sur sa joue. Une seule larme qui montrait que l'amour triomphe là où la réprimande échoue. « Ma vie entière a été une faillite », dit-elle en pleurant. Elle aussi donna son cœur à Jésus — le meilleur ami des jeunes filles.

Ne croyez-vous pas que le Saint-Esprit nous aiderait à trouver le chemin des cœurs, si nos prières étaient plus sincères et nos efforts personnels plus soutenus ?

(R. & H.)

F.-B. ASHBAUGH.

CHRISTIANISME et THÉOSOPHIE

Conférence tenue à la Salle Centrale, Genève, le 23 février 1922,

par *Alfred Vaucher.*

Mesdames, Messieurs,

Entre le spiritisme, dont M. Guenin vous a entretenu hier soir, et la théosophie, dont je dois vous parler ce soir, il y a plus que de simples accointances : il y a un rapport direct. Les arguments qui ont été présentés ici contre le spiritisme portent donc aussi contre la théosophie.

Les théosophes n'aiment pas, il est vrai, à être confondus avec les spirites. Néanmoins Mmes Blavatsky et Besant, l'une, fondatrice, l'autre, présidente de la société de Théosophie, — reconnaissent que la dite société a été fondée par le moyen des phénomènes occultes, édiflée grâce aux phénomènes, nourrie de phénomènes et que les phénomènes doivent continuer à être une branche de l'œuvre de la société et un domaine ouvert à ses recherches. (Voir M^{me} A. Besant, *Les Maîtres*, p. 122, 132.)

Ce qui nous intéresse, en parlant de théosophie, c'est de savoir quelle position elle prend vis-à-vis du christianisme, et par conséquent quelle attitude les chrétiens doivent prendre vis-à-vis d'elle.

Dans une conférence tenue à Londres en 1904, et qui a eu un très grand retentissement, Mme Besant a nié toute incompatibilité entre la théosophie et le christianisme. Il est vrai que le christianisme dont il est question n'est pas celui de la Bible et du catéchisme. Il s'agit d'un christianisme ésotérique, c'est-à-dire d'une doctrine secrète, réservée à une élite d'initiés.

Y a-t-il eu, dans l'enseignement de Christ, à côté des doctrines qu'il livrait au grand public, une doctrine secrète réservée à une minorité privilégiée ? On pourrait presque le croire, en voyant que le Maître, après avoir, dans la première partie de son ministère, parlé aux foules dans un langage simple et direct, à cru devoir modifier sa méthode en présence de l'opposition de ses adversaires. Il s'est mis à parler en paraboles et en similitudes quand il s'adressait aux multitudes, réservant l'explication de ses images et le développement de sa doctrine au cercle intime de ses disciples. Mais l'enseignement que Jésus donnait ainsi à ses disciples ne différait pas essentiellement de son enseignement public ; il ne s'y trouvait rien de spéculatif ; c'était un enseignement essentiellement moral et pratique, n'ayant rien de commun avec la

La théosophie affirme l'unité radicale de toutes les croyances religieuses. Elle se donne elle-même comme synthèse de toutes les religions et de toutes les philosophies, et elle considère le christianisme comme un simple fragment de la vérité.

Mais la question est alors de savoir à quelle religion la théosophie a fait de plus larges emprunts. Est-ce au christianisme lui-même, ou au paganisme ? M. le pasteur Jean Besson pense que c'est au paganisme. Il voit dans la théosophie « un formidable effort du vieux paganisme modernisé pour envahir la chrétienté, une doctrine absolument païenne... aboutissant en plein paganisme ». (*Entretiens d'un pasteur avec un ancien catéchumène.*)

Ce jugement n'a rien d'exagéré. Gaston Revel, un théosophe, définit lui-même la théosophie : « Une sorte de rejeton vivant des mystères de l'antiquité qui, cette fois, loin de croître à l'ombre des temples et caché de la foule, a pris racine en pleine civilisation moderne. » (*De l'an 25.000 av. J.-C.*, p. 11.)

La théosophie n'a rien de commun avec le christianisme, si ce n'est une vague aspiration religieuse. Entre les deux, l'opposition est radicale sur tous les points. On peut s'en rendre compte aisément en considérant les trois grandes lois que la théosophie place à la base de son édifice : évolution, réincarnation et causalité.

La doctrine de l'évolution est aux antipodes de la doctrine biblique, car elle est la négation de toute la révélation chrétienne. Cette dernière, en effet, se résume en trois mots : création, chute, rédemption. Ces mots perdent toute signification dès qu'on admet l'évolution. Or, pour les théosophes, l'histoire de l'univers n'est qu'une incessante évolution.

« En vertu de la loi fondamentale de la théosophie : Flux et reflux, double mouvement du temps, respir et aspir de l'âme du monde, tout recommence éternellement et sans fin. La grande roue universelle tourne toujours, traîne toujours avec elle, attachés à l'un de ses innombrables rayons, des malheureux hurlant leur désespoir, des martyrs criant et se tordant sur leur chevalet, des criminels tapis dans l'ombre. C'est vraiment le supplice de la roue, un supplice aggravé de son éternité, que cette conception de la vie universelle, tournant sans fin comme une

roue immense. » (Paul Vallotton, *La grande Aurore*, p. 176.)

Une seule existence étant insuffisante, d'après les théosophes, pour conduire un être humain à la per-



fection, on suppose une pluralité d'existences successives. Il est vrai que nous n'avons aucun souvenir de nos existences précédentes, mais les théosophes affirment qu'on se souvient parfaitement de ces existences dans l'intervalle qui sépare l'une de l'autre ces différentes réincarnations. Dans chaque nouvelle existence, l'homme expierait les fautes commises dans les existences antérieures. Mais est-ce que cela est moral ? L'aliénation mentale met un terme aux sanctions imposées par les lois humaines, parce que l'individu a perdu son identité, et nous devrions subir les conséquences de fautes commises dans des existences dont nous n'avons pas le moindre souvenir ? Cela serait contraire à toute justice.

A la doctrine de la réincarnation, l'Évangile oppose une autre doctrine, qui répugne au cœur naturel, parce qu'elle abaisse notre orgueil : celle de la régénération. « Ce qui est né de la chair est chair, » a dit Jésus. Des milliers d'existences ne changeront rien à ce fait. Ce qu'il faut, c'est l'intervention d'un principe nouveau, la communication d'une vie supérieure. Le temps est impuissant à nous sauver. Il faut être réengendré d'en haut.

Des milliers, des millions d'années d'école, de misère morale et de souffrance : voilà la perspective par laquelle la théosophie s'efforce de nous consoler de notre déchéance actuelle. Ne vaut-il pas mieux savoir que nous pouvons saisir le salut en un instant, comme l'enseigne l'Évangile ?

Sous le nom scientifique de loi de causalité, la théosophie cache le vieux fatalisme païen. Toute souffrance est l'expiation d'une faute commise dans l'existence actuelle ou dans une existence précédente. C'est ainsi que la théosophie croit résoudre le problème de la souffrance. Cette solution me paraît un peu simpliste. Vous souvenez-vous des amis de Job ? Sans le savoir, et sans songer le moins du monde à la réincarnation, ils faisaient de la théosophie. Quelle était, en effet leur thèse ? Celle-ci : toute souffrance est la conséquence directe d'une faute individuelle. La conscience de Job avait beau protester contre les accusations et les insinuations de ses fâcheux amis : il devait être un grand coupable, puisqu'il souffrait beaucoup !

Combien préférable les solutions, même partielles de l'Évangile ! Et quand nous ne pouvons tout expliquer, quelle bénédiction que de pouvoir dire à Dieu : « Je me tais, je me soumetts et j'adore sans comprendre ! »

La théosophie ne conçoit pas le pardon divin. Nous sommes pris dans un engrenage, et il faut expier

jusqu'au bout. Quant à moi, je me refuse à effacer de l'Évangile le mot *pardon*, ce mot d'une douceur ineffable.

La théosophie fait de l'homme l'arbitre de sa destinée. Ceci est de nature à flatter son orgueil, car l'homme n'aime pas à prendre vis-à-vis de Dieu l'attitude d'un mendiant. Il lui plaît de penser qu'il sera ce qu'il veut devenir. L'Évangile reconnaît la valeur et les pouvoirs de l'homme. C'est bien nous ; en effet, qui décidons ce que nous serons, par l'attitude que nous prenons vis-à-vis de l'offre du salut. « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » Telle est la grande loi reconnue et proclamée par saint Paul, aussi bien que par les théosophes. Mais la liberté de choix que Dieu nous laisse est une grâce qui exclut tout mérite propre. L'attitude normale du croyant est donc celle de la soumission et de la prière, Dieu étant l'Auteur de tout don parfait.

Dans la conception théosophique, le mal n'est pas le mal ; il n'est qu'un moindre bien. L'homme gravit échelon après échelon l'échelle de la perfection, et il aboutit nécessairement au salut. Le mal n'est qu'une simple imperfection, que l'évolution corrige automatiquement. Question de temps, uniquement. Le criminel finit toujours par devenir saint. C'est le progrès forcé et le salut obligatoire. C'est la suppression pure et simple de la liberté morale, cette liberté redoutable que nous possédons de nous enfoncer toujours plus dans le mal, de nous déterminer en opposition avec la volonté divine, et d'aboutir à l'anéantissement, en nous mettant hors des conditions de la vie.

La théosophie considère l'âme humaine comme une émanation de Dieu, un rayon de ce Soleil central d'où tout procède. Tandis qu'au point de vue biblique, il y a un abîme entre le Créateur et la créature, abîme que seul l'amour divin peut franchir, et qu'il comble en nous rendant participants de la nature divine. L'homme ne vit que d'une manière empruntée et toujours dépendante. Dieu seul est vivant, d'une manière absolue. Dieu ne communique sa vie que sous conditions ; si ces conditions ne sont pas remplies, la rupture entre l'homme et Dieu amène fatalement la suppression de la créature réfractaire.

Au fils seul, Dieu a accordé le privilège de posséder la vie en lui-même. Nous n'existons que parce que Dieu nous veut. S'il cessait de nous vouloir, de nous penser, nous retomberions instantanément dans le néant d'où sa puissance nous a fait sortir. Bien qu'offert à tous, le salut, dans la pratique, ne devient l'héritage que d'un certain nombre d'hommes : ceux qui l'acceptent.

Ce qui compte, dans un système, ce n'est pas seulement son enseignement sur l'homme et sa destinée ; c'est aussi et surtout son enseignement sur Dieu. Or, qu'enseigne la théosophie à ce sujet ? Je dois avouer d'emblée que cet enseignement me paraît contradictoire. C'est ce qui explique que M. Nicoulaud, dans une étude publiée dans le *Sentier Théosophique*, ait pu soutenir l'affirmation apparemment paradoxale que la théosophie enseigne à la fois le panthéisme, le polythéisme et l'athéisme.

Pour ce qui est du panthéisme, cela n'est pas difficile à démontrer. Mme Blavatsky (*Doctrines secrètes*, p. 295) fournit le témoignage suivant : « Le panthéisme se manifeste dans la vaste étendue des cieux étoilés, dans le souffle des mers et des océans, et dans le frisson de vie qui anime le plus petit brin

d'herbe. La philosophie... ne saurait se faire une idée d'un univers en dehors de cette Divinité, etc.... »

Mme Besant ne dissimule pas ses sympathies pour le polythéisme : « Le polythéisme bien compris est simplement l'effort des hommes... pour expliquer au moyen d'images innombrables la Divinité incarnée... Le polythéisme est la vie spiritualisée de l'homme ; c'est le refus de se laisser aveugler par les formes. » (*La vie occulte de l'homme*, p. 168.)

Vous pensez sans doute qu'il va être plus difficile d'établir que l'athéisme rentre dans les conceptions théosophiques sur la Divinité. Mais Ernest Naville ne définissait-il pas déjà le panthéisme « un athéisme déguisé » ?

« L'absence de Dieu personnel, tranchons le mot, un athéisme fondamental, est douloureusement senti dans tout le système théosophique. » (*La Grande Aurore*, p. 159.)

L'attitude de la théosophie à l'égard de l'athéisme ressort de ces quelques mots écrits dans l'avant-propos placé en tête de la traduction de la *Clef de la Théosophie*, par M. A. Arnould, qui fut président de la branche française de la Société Théosophique : « L'athéisme matérialiste scientifique a raison contre le Bon Dieu personnel et anthropomorphe, qui, à tous ses autres torts, joint celui d'être impossible. »

Il nous reste un point à mentionner. La théosophie paraît adopter le langage chrétien quand elle parle de Christ. Seulement, pour elle, le Christ des chrétiens n'est qu'un Christ entre beaucoup d'autres. Ces chrétiens sont des frères aînés parvenus à la perfection, et qui se réincarnent pour devenir des Instruteurs de l'humanité. D'ailleurs le Christ ne doit pas être confondu avec Jésus, un simple initié.

Une brochure du professeur Wodehouse a fait connaître la fondation, en 1911, de l'*Ordre de l'Etoile en Orient*, dont le but est de préparer une élite en vue d'une nouvelle manifestation du Christ. Les théosophes affirment que cette manifestation est imminente, ce Christ étant déjà réincarné, et n'attendant que le moment favorable pour se révéler à ses adeptes. Quand on demande aux théosophes comment ils savent ces choses, ils répondent que ces nouvelles leur sont parvenues par l'intermédiaire de « quelques personnes qui sont en contact avec les sources ». Quelles sources ? » s'écrie Ph. Mauro, un ancien théosophe. « Sources divines ou diaboliques ? » Et il n'hésite pas à répondre : « diaboliques ». C'est qu'en effet l'Évangile annonce le retour personnel de Jésus, en gloire, non pour enseigner, cette fois, mais pour juger. Le Christ est venu une fois (et non pas plusieurs), et il doit



revenir une seconde et dernière fois (Héb. 9 : 28) pour apporter la délivrance finale à ceux qui l'attendent. Jésus nous a mis en garde contre toute contrefaçon de son retour (Mat. 24 : 23-27), et il a comparé

son apparition à l'éclair qui fend l'espace d'une extrémité du ciel à l'autre.

« Tout œil le verra », dit l'auteur de l'Apocalypse, alors que, d'après les théosophes, le nouveau Christ se promènera de salon en salon et de salle de conférence en salle de conférence.

Quand le Christ est venu la première fois, les Juifs ont refusé de le reconnaître, parce qu'il n'a pas accepté leur programme. Ils voulaient un roi, et lui ne consentait qu'à être un docteur. Les théosophes commettent l'erreur opposée ; ils attendent un instructeur, alors que Jésus revient comme roi.

Non, ce n'est ni la théosophie, ni l'anthroposophie, ni aucune autre sagesse humaine, qui nous fera abandonner la folie de l'Évangile, sublime sagesse qui dépasse toutes les rêveries d'une imagination déréglée. A la sagesse gnostique si vivement combattue par les apôtres, et qu'on ressuscite aujourd'hui sous le nom de cette théosophie que G. Frommel définissait « une ébauche de la pensée », nous préférons la sobriété de la Bible.

Pourquoi tant de personnes se détournent-elles de l'Évangile pour s'adresser à des systèmes trompeurs ? C'est peut-être un peu notre faute, à nous chrétiens. Nous n'avons pas su nous élever au niveau de l'Évangile. Nous avons essayé de le ramener à notre niveau, nous l'avons rapetissé et mutilé. Nous l'avons énervé. Nous avons accueilli des éléments étrangers à l'enseignement du Christ, et le mélange de christianisme et de paganisme qu'on présente aujourd'hui au monde sous le nom d'Évangile a perdu sa saveur et son efficace. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est l'Évangile intégral assez simple pour être accessible à tous les hommes, assez profond, assez riche pour satisfaire les esprits les plus épris de vraie sagesse et de vraie science. Sur l'Évangile, ce mystère d'amour, les anges se penchent avec ardeur, cherchant à plonger leurs regards jusqu'au fond.

Quant à la théosophie, qu'il nous suffise en terminant de rappeler l'avertissement de saint Paul : « Prenez garde qu'il n'y ait personne qui fasse de vous sa proie par le moyen de la philosophie et d'une vaine erreur, selon la tradition des hommes, selon les rudiments du monde, et non selon Christ, car c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et vous êtes par lui pleinement remplis, lui qui est le chef de toute domination et de toute autorité. » Colossiens 2 : 8-10.

ALFRED VAUCHER.

SERVICE de Dieu). cela veut dire :

S. — Sens commun.

F. — Enthousiasme.

R. — Rectitude.

V. — Vision.

I. — Individualité.

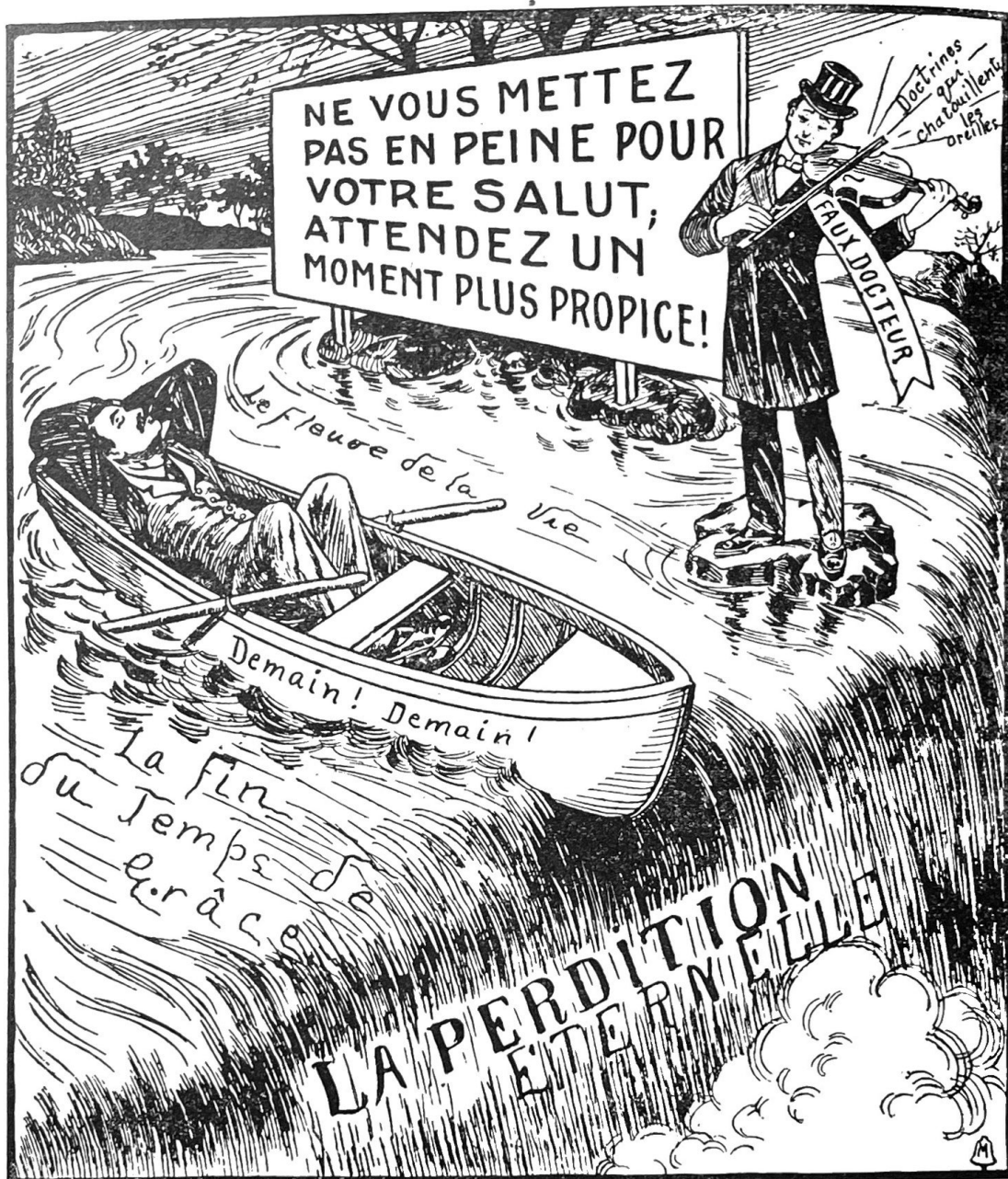
C. — Constance.

E. — Education.

(R. & H.)

—o—

Voulez-vous vivre une vie riche et belle ? Le plus sûr et le plus simple est de respirer l'air du ciel. Les régions arctiques sont glacées, parce que les rayons du soleil ne peuvent les atteindre qu'obliquement. Certains chrétiens sont peu avenant, froids et comme engourdis, parce qu'ils vivent trop loin de leur céleste Patrie. Mais il en est d'autres qui vous réchauffent, vous encouragent, parce qu'ils vivent plus haut, au-dessus des brumes et des nuages, sous les chauds rayons du divin Soleil. — *Extrait.*



Etes-vous prêts pour l'éternité ?

GEORGE-B. THOMPSON.

La mort nous attend tous. Riches comme pauvres doivent lui payer leur tribu. Préparé ou non, nous devons comparaître devant le tribunal de Dieu.

Du berceau à la tombe, la vie est très courte. Vous ne savez pas ce qui arrivera demain. Qu'est-ce que votre existence ? Un souffle qui paraît et qui bientôt s'évanouit. Jacq. 4 : 14.

Ici-bas, les luttes et les soucis abondent. L'Ecclésiaste a bien dit : « Tout est vanité et tourment d'esprit. »

Ah ! si notre espérance n'est tournée que vers les choses de la terre, nous sommes les plus misérables des mortels.

Il y a quelque temps, un millionnaire fut frappé de mort subite. On trouva sur lui une feuille de papier, portant une note ainsi conçue : « J'ai beaucoup

amassé en ce monde, et je suis considéré comme un homme riche. Mes richesses m'ont coûté beaucoup de travail, d'inquiétudes et de nuits agitées ; mais elles ne m'ont procuré que ma nourriture et mes vêtements. »

Ami, êtes-vous prêt pour l'avenir ? En vous parlant ainsi, je n'ai pas en vue le temps qui vous reste à passer sur la terre, mais la vie future. L'éternité embrasse un temps indéfini que nous passerons quelque part.

Un homme de Dieu, maintenant décédé, disait : « La vertu mène à la vie, tandis que le péché conduit à la mort ; le chemin spacieux aboutit à la destruction, le sentier étroit, à la résurrection. Chaque minute est précieuse, la première aussi bien que la dernière. Mais les hommes ne le voient pas ; ils ignorent ou ne saisissent pas l'importance de l'heure qui passe.

« Un jour, sans doute, ils comprendront, mais ce sera trop tard peut-être. Il y aura pour chaque pécheur un dernier sermon, une dernière exhortation,

QUESTIONS ET RÉPONSES

un dernier avertissement, un dernier appel. Il y aura pour chacun, une dernière hésitation, une dernière lutte, une dernière décision ou un dernier refus d'écouter la voix d'amour. Une fois encore, le méchant pourra repousser son Dieu, résister au Saint-Esprit, fouler aux pieds Jésus-Christ, et repousser la solennelle question de l'éternité. Une fois encore, une dernière fois, il pourra dire : « Pour le moment » retire-toi : quand j'en trouverai l'occasion, je te rappellerai. »

« La dernière larme sera un jour versée par ceux qui vont portant la précieuse semence : et la dernière gerbe, un jour, sera recueillie dans les greniers du Seigneur..... »

« Un prédicateur fidèle, une église fervente, un père chrétien, une mère pieuse, un frère croyant, une sœur persévérante, amèneront au bercail la dernière âme sauvée. Un appel pressant, une chaleureuse exhortation, une touchante et tendre invitation, un prière sincère, une réunion familiale, un traité donné, un mot prononcé au bord de la route,... et le dernier pécheur se jettera, repentant, aux pieds de son Sauveur.

« La dernière âme entrée dans l'arche, le déluge vint sur la terre. Le dernier retardataire sorti de Sodome, l'orage épouvantable éclata. De même, la dernière vierge sage entrée au festin des noces, la porte sera fermée ; le dernier pécheur sauvé, la sentence sera prononcée : *Que celui qui est injuste soit encore injuste.* » (Hastings.)

Or vous, qui lisez ces paroles solennelles, laissez-moi vous le demander : « Vous sentez-vous prêts pour la vie à venir ? Si le fil fragile de votre existence venait subitement à se rompre, pourriez-vous affronter l'au-delà ? Vos péchés sont-ils pardonnés ? Avez-vous accepté Jésus-Christ comme Sauveur ? Gardez-vous fidèlement tous ses commandements ? Marchez-vous dans la lumière qu'Il a fait luire sur votre chemin ? Avez-vous renoncé aux choses de la terre, au monde, à ses convoitises ? Votre trésor, l'avez-vous placé dans le ciel ? Si non, pourquoi pas ? Vous vous dites sans doute : « Je ne veux pas être perdu. » Mais vous l'êtes, perdu, aujourd'hui même : et si vous ne vous jetez pas dans les bras du Sauveur, vous le serez à tout jamais.

Au juste, Dieu dit : « Je te rassasierai de longs jours et je te ferai voir mon salut. » Psa. 91 : 16.

Les choses de la terre vont prendre fin. Jésus revient bientôt. Nous vivons dans les derniers jours : le temps de grâce va se terminer. Lorsqu'Il apparaîtra :

« Les rois de la terre, les grands, les chefs militaires, les riches, les puissants, tous les esclaves et les hommes libres se cacheront dans les cavernes et les rochers des montagnes. Et ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister ? » Apoc. 6 : 15-17.

Serez-vous parmi ces infortunés ? Votre voix renforcera-t-elle le chorus lamentable des perdus, ou serez-vous du côté de ceux dont parle le prophète, lorsqu'il dit :

« Voici c'est notre Dieu, en qui nous avons confiance, Et c'est lui qui nous sauve ; C'est l'Éternel, en qui nous avons confiance ; Soyons dans l'allégresse, et réjouissons-nous de son salut ! »

Esaié 25 : 9.

« Saisis la vie, afin que tu vives ! »

GEORGE-B. THOMPSON.

Question 13. — Prière de me communiquer le mot hébreu employé dans l'original pour exprimer « ama » en Job. 27 : 8. R.-T.-C. C.

Réponse. — Segond traduit : « Quelle espérance reste-t-il à l'impie, quand Dieu coupe le fil de sa vie, quand il lui retire son âme ? » Les mots « fil de sa vie » ne sont pas dans l'original, ils sont sous-entendus. Le mot hébreu qui correspond à « âme » est *nepesh*.

Question 14. — Prière de me dire comment la version de Lausanne traduit le Psaume 22 : 30. Le mot « génération » est-il au pluriel ? R.-T.-E. C.

Réponse. — « La postérité le servira, et l'on racontera [La gloire] du Seigneur à la génération [à venir]. » Les mots entre crochets ne sont pas dans l'original. Le terme « génération » dans l'original est au singulier. Les mots « à la » signifient aussi « pour la » (génération).

Aux lecteurs

Plusieurs jeunes se figurent qu'il faut dévorer une montagne de volumes pour arriver à quelque chose en littérature ou même en théologie. Voici un exemple propre à les détromper, que nous glanons dans un journal :

Un anglais, M. Frank Harris, rapporte que, se trouvant avec Pierre Loti — voici quelque trente ans — il lui demanda ce qu'il pensait des œuvres de Paul Bourget.

— Je ne les ai pas lues, répondit Loti, je n'ai jamais rien lu, même pas Chateaubriand, que l'on a appelé mon maître.

— Pourtant... vous avez lu Montaigne ? Molière ? Racine ? La Fontaine ?

— Jamais... répliqua l'écrivain. J'ai lu beaucoup la Bible lorsque j'étais petit, et, depuis, les livres de quelques-uns de mes amis.

— Mais pendant les longs jours que vous passez en mer, vous ne lisez pas ?

— Non... je muse... je songe aux expériences du passé....

S'il nous fallait vraiment vivre comme tu le veux, ne vois-tu pas, Seigneur, que les miens me jugeraient mal, que mes affaires seraient peut-être compromises, et qu'il me faudrait quitter tant de choses que mon cœur aime encore ? Je te suivrai, Seigneur, mais laisse-moi y mettre le temps, et souffre que je ménage les transitions.

— « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous sera donné. » — Extrait.

Allons à la racine des choses. Les filons d'or des Écritures ne sont pas à la surface du sol. Il faut creuser un puits. On ne ramasse pas sur la grande route les diamants précieux de l'expérience chrétienne : c'est dans les lieux profonds qu'ils ont leurs retraites secrètes. Creusez dans la Parole de Dieu, sucez-en la moelle, afin que l'Esprit béni fasse une œuvre profonde en vous.

SPURGEON.

HISTOIRE RELIGIEUSE

Commencements de Calvin

Le morceau qu'on va lire est dû à la plume de F. Mignet (1796-1884), membre de l'académie des sciences morales et membre de l'académie française. Ses ouvrages sur la *Révolution française* et les fragments d'une *Histoire de la Réformation* (*Marie Stuart, Philippe II, Charles-Quint, Mémoires historiques*) l'ont placé au premier rang des historiens philosophes. — Il est édifiant de mettre en contraste l'attitude bienveillante et presque élogieuse de l'historien consciencieux et documenté avec le ton haineux et scandalisé des controversistes de bas étage. — *Réd.*

Calvin était de Noyon, en Picardie. Il appartenait à une famille obscure, qui le destina d'abord à l'Eglise, jusque-là refuge de la pauvreté et de l'esprit...

Né le 10 juillet 1509, huit ans avant le soulèvement de Luther, il fut fait chapelain le 29 mai 1521, à l'âge de douze ans, et curé de Marteville le 27 juillet 1527, à l'âge de dix-huit ans..... [C'étaient des titres honorifiques accompagnés de bénéfices ecclésiastiques, fruits de la sollicitude du père Girard Cauvin, procureur fiscal de l'évêque. — *Réd.*]

Il fut envoyé de bonne heure à l'université de Paris. Il étudia successivement dans les collèges de la Marche et de Montaigu. Il devint un humaniste [on dirait aujourd'hui un bellétrien. — *Réd.*] distingué, et acquit des connaissances fortes. Son inclination naturelle, autant que le devoir de sa vocation, le portaient vers les matières théologiques. Il y était enfoncé avec piété, avec plaisir, avec succès, lorsque son père vint l'en arracher.

Cet homme prudent et avisé crut, en voyant le clergé décliner dans la faveur publique, que son fils trouverait plus d'avantages à suivre la carrière des lois..... Calvin entra, avec sa déférence accoutumée, mais non sans quelque regret, dans les vues de son père. Il se rendit tour à tour aux universités d'Orléans et de Bourges. Il apprit le droit : dans l'une, sous Pierre de l'Etoile ; dans l'autre, sous le célèbre Milanais André Alciat.

C'est à Orléans qu'il fut initié aux doctrines nouvelles, par Robert Olivetan. Picard comme lui et son parent, qui se retira, peu de temps après, à Genève, où il fut précepteur des fils du bourgeois Jean Chauvins, et où il traduisit la Bible de l'hébreu en français. Son esprit pénétrant et hardi y fit de rapides progrès.

Sa bonne fortune voulut qu'il trouvât à Bourges, où tenait sa cour, la savante et spirituelle sœur de François I^{er}, alors duchesse de Berry et plus tard reine de Navarre, zélée protectrice des lettrés et des novateurs, un helléniste allemand nommé Melchior Wolmar, qui lui enseigna le grec, dont il se servit très utilement dans la suite.

Devenu théologien et humaniste de premier ordre à Paris, jurisconsulte à Orléans, helléniste à Bourges, il ne compléta qu'après sa fuite de France, et dans sa retraite à Bâle, le trésor de ses connaissances, en y ajoutant l'acquisition de l'hébreu.

La mort de son père, survenue en 1531, lui fit quitter Bourges et l'étude du droit. Rendu à ses

penchants théologiques, il vint de nouveau à Paris, après avoir visité sa famille à Noyon. Il y publia, à l'âge de vingt-trois ans, un commentaire sur le livre de la Clémence de Sénèque. Etroitement lié avec le recteur de l'université, Nicolas Cop, il l'engagea, en 1532, à hasarder une démonstration publique en faveur des idées nouvelles qu'il prêchait dans les assemblées secrètes, et à leur prêter l'appui de son autorité. Il rédigea la harangue que Cop consentit à prononcer à l'octave de la Saint-Martin, et que le parlement poursuivit.

Cette démarche faillit leur devenir funeste à l'un et à l'autre. Cop fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia à Bâle, d'où était originaire son père, médecin de François I^{er}. Calvin échappa par le plus heureux hasard à des recherches qui furent dirigées contre lui dans le collège de Forteret et se réfugia en Saintonge. Il s'établit chez Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême et curé de Claix, qui partageait ses opinions, et qui était le frère de Jean du Tillet, greffier du parlement de Paris.

Dès ce moment commença sa vie errante. Il parcourut, en missionnaire secret, quelques provinces du midi et de l'ouest de la France. Mais il se convainquit bientôt de l'impuissance de ses efforts et de l'inutilité des dangers auxquels il s'exposait. Voyant qu'il ne parviendrait point à accomplir en France un changement religieux, que n'avait pu même préparer le courage de Berquin, la science de Lefèvre d'Étaples, l'éloquence de Farel, l'autorité de Cop, il se décida à prendre, comme les trois derniers, la route de l'exil afin de ne pas périr inutilement pour ses opinions, comme le premier.

La persécution était devenue plus ardente en 1534. Il résigna sa chapellenie de Noyon et sa cure de Pont-l'Évêque, qu'il avait gardée jusqu'alors, et quitta la France. Il se rendit, accompagné de Louis du Tillet, d'abord à Strasbourg et ensuite à Bâle, avec le désir d'y vivre dans l'étude et l'obscurité.

« J'étais, dit-il, de mon naturel peu fait pour le monde, ayant toujours aimé le repos et l'ombre... et n'avais d'autres intentions que de passer ma vie dans mon loisir, sans que je fusse connu... A ce dessein, je quittai ma patrie et m'en allai en Allemagne, pour y trouver en quelque coin obscur, le repos que je n'avais pas pu trouver pendant un long temps en France. »

Il vécut inconnu à Bâle, où il apprit l'hébreu et continua ses études. Mais il fut malgré lui tiré de sa retraite et poussé sur le champ de bataille de la controverse pour défendre ceux qu'on tuait en France comme des luthériens, et qu'on représentait en Allemagne comme des anabaptistes, ennemis de tout culte et de tout gouvernement. Il jugea que son silence serait un abandon de ses devoirs, et il publia le livre de *l'Institution chrétienne*, qu'il adressa, par une préface, à François I^{er}.

Il s'attacha à y justifier les protestants de France et de l'esprit de faction auquel ce prince paraissait croire, et de l'anabaptisme auquel il voulait faire croire, afin de détourner d'eux l'intérêt et l'appui de l'Allemagne. Fidèle à ses projets d'obscurité, il publia ce livre sans y mettre son nom. Personne ne sut qu'il fût de lui.

« Je le dissimulai ailleurs, dit-il, et j'en voulais user ainsi dans la suite, si peu je me proposais de me mettre en réputation pas ce moyen. »

Mais la Providence renversa ses desseins. Elle l'enleva à son repos et à sa timidité, pour le produire malgré lui, et faire de cet homme, alors sans ambition et sans audace, le chef d'un grand parti et un

infatigable combattant, qui ne trouva plus de paix que dans la mort.

« Dieu, dit-il, m'a conduit en telle sorte, par divers détours, que jamais il ne m'a permis de me reposer, tant que, contre mon génie, j'ai été tiré en une pleine lumière. »

Voici comment s'opéra ce changement si décisif dans sa vie et dans l'histoire du protestantisme.

Après avoir publié son livre sur l'*Institution chrétienne*, il était allé visiter en Italie la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, que ses rares connaissances avaient portée à embrasser les opinions évangéliques. De retour à Bâle, il avait entrepris un dernier et secret voyage en France, pour se fixer ensuite définitivement dans la retraite qu'il s'était choisie, y cultiver tranquillement son esprit, et servir de là sa cause par des livres à la composition desquels il se croyait plus propre qu'au gouvernement des hommes.

La guerre l'ayant empêché de revenir à Bâle par la route ordinaire de Strasbourg, il fit un détour et passa à Genève dans les premiers jours d'octobre 1536. Il ne devait y rester qu'une nuit. Mais Louis du Tillet qui s'y était rendu de son côté, et qu'il y trouva, ayant averti Farel de son arrivée, celui-ci se transporta sur-le-champs auprès de lui. Il l'invita à s'arrêter à Genève pour lui prêter le concours de ses lumières et de son ministère. Calvin s'en excusa en alléguant ses goûts, qui l'entraînaient vers l'étude, et son caractère, qui l'éloignait des agitations et des luttes humaines.

« Là-dessus, dit-il, Farel tout brûlant d'un zèle incroyable d'avancer l'Évangile, déploya toutes ses forces pour se retenir et, ne pouvant rien gagner par ses prières, il en vint jusqu'à l'imprécation, afin

que Dieu maudit ma vie retirée et mon loisir, si je me retirais en arrière, ne voulant lui aider en une telle nécessité. L'effroi que j'en reçus comme si Dieu m'eût saisi alors du ciel, par un coup violent de sa main, me fit discontinuer mon voyage, en telle sorte pourtant que, sachant bien quelle était ma timidité et mon humeur réservée, je ne m'engageai point à faire une certaine charge. »

Cette charge qu'il refusait alors, et qu'il accepta plus tard, fut celle de prédicateur. Il ne consentit d'abord à rester à Genève que pour y professer la théologie. (*Mémoires historiques de Mignet.*)

La maison de Jean Huss, à Constance

Cette ville historique et pittoresque a conservé plusieurs souvenirs du temps du fameux concile. Le cloître où Jean Huss fut emprisonné s'est transformé en un hôtel de premier rang (Inselhotel).

Sur la maison qu'il a habitée en 1414, avant son arrestation, une plaque commémorative, avec médaillon du martyr, a été déjà apposée en 1878. Depuis longtemps ses compatriotes désiraient que cette maison, appartenant à un boulanger, devînt la propriété de la nation tchécoslovaque. Ce rêve a été réalisé l'an dernier, la maison ayant été achetée par un groupe de banquiers et offerte à la société du musée de Jean Huss, dont le siège est à Prague. L'Union de Constance (tel est le nom que porte l'Association générale des protestants tchécoslovaques, également à Prague), organise depuis 1922 régulièrement vers le 6 juillet (date de la mort de Jean Huss) un pèlerinage dans ces lieux si pleins de souvenirs. Elle a publié un guide spécial et prépare un album pour les visiteurs. — *Le Christianisme*.

DANS LE MONDE RELIGIEUX

La crise morale de la civilisation chrétienne

Les faits sociaux de la dernière décennie résultent avant tout d'une crise spirituelle de notre société chrétienne...

La crise actuelle est une période décadente annonciatrice de réformes. On vit mal, superficiellement, et trop vite. Le scepticisme et le luxe s'étalent comme pour voiler un affairisme périlicieux. L'élément paysan même renonce à la culture du sol... On a perdu le goût, sinon la capacité du recueillement, de la contemplation, voire des jouissances simples et vraies qu'ils produisent. La mode est aux plaisirs factices et mondains.

La ville regorge d'habitants. Les professions libérales et le commerce, surencombrés de médiocrités, paralysent l'initiative des esprits d'élite, trop d'intermédiaires se disputant l'écoulement d'une production insuffisante. Les corps de métiers numériquement affaiblis par la machine le sont, aussi en conscience professionnelle et en valeur technique. La rapidité des progrès d'applications scientifiques ou de notions politiques a rompu l'équilibre social et l'harmonie de la pensée contemporaine.

Il s'ensuit que l'opportunisme se substitue à la conscience. On se débrouille au lieu d'agir, et le protectionnisme s'épanouit dans l'indolence arrogante du fonctionnaire et de l'arriviste.

Où allons-nous de ce pas ? Des voix prophétiques se sont alarmées et nous montrent le ciel : la religion, source de toute morale, renaît sans cesse des erreurs

de ses adeptes. En élargissant ses bases doctrinales elle en a dégagé l'énergie spirituelle, en sorte que, principe de vie et de puissance, elle met en évidence le devoir, stimulé par l'espérance, puisant sa force dans la loi vécue pour la traduire en charité active. Ainsi, par ses effets pratiques, elle peut reconquérir ce qu'elle avait perdu en s'obstinant à le garder par les rites et les croyances.

La nature des transformations sociales dépend nécessairement des dispositions spirituelles. Or la morale chrétienne n'en a qu'une : elle assigne à l'humanité la vocation du sacrifice pour l'accomplissement de la vérité.

(*Journal de Genève.*)

H. H.

Les « Sidis » en France

Depuis quelques années, nous voyons arriver dans nos grandes villes des ouvriers arabes que le peuple appelle des « Sidis ». Ces travailleurs, attirés par des salaires plus élevés que chez eux, viennent surtout pour gagner l'argent nécessaire pour acheter une femme.

Voici une conversation saisie dans un chemin de fer. Un Sidi rentrait chez lui, et racontait qu'il allait acheter une femme.

— Combien la paieras-tu ? lui demande-t-on.

— De seize à dix-huit cents francs.

— Mais si la jeune fille ne consent pas à te suivre ; si tu ne lui plais pas ?

— Oh ! on ne lui demande pas son avis. Elle appartient à celui qui paie pour l'avoir.

— Quelle horreur s'exclamèrent toutes les femmes du compartiment.

Oui, quelle horreur ! devraient dire toutes les Françaises. Et je me demande ce que pensent nos féministes, nos législateurs, nos philanthropes d'une iniquité qui s'accomplit sous la protection de nos lois.

F. B.

L'alcoolisme en Suisse

Théâtre des triomphes de la Croix bleue et des sociétés d'abstinences, il y a quelque trente ans, la Suisse est menacée aujourd'hui d'être submergée par La *National Getrank* (boisson nationale) consacrée par le monopole gouvernemental, est devenue la « Schnapspest ». Et dire que ce fléau a pour éléments un des plus grands bienfaits du ciel : le produit des arbres fruitiers !

La cave d'une distillerie de village, dit un journal bien informé, abrite un million de litres de cidre, ce qui donnera 50 à 60 mille litres d'acool... On cite telle région où chaque grande ferme distille annuellement 500 à mille litres d'eau-de-vie réservée uniquement à l'usage de la famille... A côté de la distillerie à domicile, la grande distillerie industrielle s'est développée dans des proportions formidables... On a créé de véritables usines, munies d'un outillage perfectionné, et qui distillent surtout du cidre, des pommes, des poires, du marc de fruits.

« A elle seule, dit la *Gazette de Lausanne*, la distillation du cidre aurait, en 1921, jeté sur le marché un stock d'alcool suffisant à la préparation de six millions de litres d'eau-de-vie. D'après les calculs de la Régie fédérale. Quant à la distillation des marcs de fruits elle aurait fourni environ 80.000 quintaux d'eau-de-vie.

» En janvier 1917 déjà, on comptait en Suisse 30.806 distilleries, dont la production d'eau-de-vie s'élevait à 2.755.600 litres d'alcool absolu, et ces chiffres ont certainement beaucoup augmenté depuis lors. On évalue aujourd'hui à 35.000 le nombre de petites distilleries libres, sans compter les grandes « fabriques de schnaps. »

» Cette « boisson nationale » est en train d'empoisonner lentement la population d'une partie de notre pays. Dans certaines contrées, disait récemment M. le Conseiller fédéral Mussy devant un auditoire de journalistes romands, l'alambic a envahi toutes les fermes... On peut donc dire que, chaque année, c'est un véritable torrent d'acool qui se déverse ainsi sur le pays.

» Nous n'avons pas besoin d'insister sur les dangers d'ordre social qui en résultent pour notre peuple : augmentation de la mortalité et de la criminalité, désagrégation de la famille. « En Suisse, comme ailleurs, a déclaré M. le conseiller fédéral Musy, l'alcoolisme détruit le foyer. Il peuple les hospices d'aliénés et les prisons ; il demeure, avec la tuberculose, le grand pourvoyeur des cimetières... » Dans une école villageoise, on a constaté que 18 enfants sur 40 avaient des tares dues à l'alcoolisme ; et ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. »

La guerre de l'avenir

« Elle sera, dit le *Progrès civique*, une guerre de chimistes. Il y a parfait accord sur ce point.

» De même, tout le monde proclame que cette guerre aura un caractère particulièrement effroyable.

» Les armes blanches tuaient bien. Les armes à feu tuaient mieux. Mais rien ne sauraient être comparé avec les tréeries que feront les gaz.

» Ils jetteront la mort en quelques heures sur des espaces immenses. Des villes peuplées, après qu'ils auront passé, ne seront plus que des ossuaires. Les victimes se compteront par millions. Plus faibles,

les enfants, les vieillards, les femmes périront les premiers.

» Les années 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 apparaîtront, en comparaison, si l'on peut dire, comme des idylles.

» Tout sentiment d'humanité étant enfin aboli, la guerre prendra sa vraie figure, sa forme définitive. Le peuple qui aura les meilleurs chimistes asservira le monde.

» Devant cette menace qui pèse sur l'humanité, et contre laquelle ni les montagnes, ni les fleuves, ni les canaux, ni les océans ne protégeront aucune terre : que faire ? »

« Que faire ? »

Voilà la question la plus poignante que puissent se poser les peuples à l'heure actuelle : « Que faire ? »

« Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme d'iniquité ses pensées. »

« Il n'y a point d'autre Dieu que moi, je suis le seul Dieu juste et qui sauve. Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! »

« Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi. Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint. » (*Psaumes de David.*)

Courage et foi

Rien ne remplace le courage, même pas la foi. La foi doit inspirer le courage, mais non prendre sa place.

Le ton larmoyant, le manque de hardiesse, la crainte de tout risque, matériel et spirituel, ont enlissé bien des croyants dans une lamentable routine. Lorsque le courage nous manque, quand nous exagérons honteusement les petites difficultés qui nous arrêtent, songeons aux missionnaires en terre païenne (où commence-t-elle au juste ?), qui, pour apporter la lumière là-bas, ont offert à Dieu, délibérément, leur vie, leur femme, leurs enfants. Le courage des autres allumera le nôtre. — *Extrait.*

Dons pour les missions, janvier à juill. 1923

Conférences ou Champs mission.	Objectifs	Sommes reçues	Déficits	Proportion de l'objec. atteint
Cf. du Léman	38 340.—	18.121.10	20.218 90	47.26 %
» française	44.925.—	21.772.35	23.152.65	48.46 %
» d'Al. Lor.	21.675.—	13.469.40	8 205.60	62.14 %
» belge	19.500.—	10 057 65	9 442 35	51.58 %
Ch. mis. italien	10.920.—	5.395.90	5 524.10	49.41 %
» » espagn.	4.980.—	3.284 84	1.695 17	65.96 %
» » portug.	6.750.—	2.774 12	3.975.88	41.10 %
» » algéri.	5.100.—	1 428 75	3.671.25	28.01 %
TOTAUX	152.190.—	76.304.11	75 885 89	50.14 %

R. GERBER.

Il y a un bonheur à la portée de toute créature intelligente : c'est ce pressentiment d'un monde invisible qui nous attend et dans lequel des facultés en germe impérissable vont se mouvoir bientôt dans leur élément.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Semailles et Moissons

Une expérience intéressante montrant les résultats magnifiques obtenus par la vente de nos livres m'a été récemment racontée.

Il y a quelques temps, un de nos fidèles colporteurs vendit plusieurs livres à un habitant de Villa Juarez, dans l'état de Puebla, au Mexique. Cet homme s'intéressa vivement à la lecture de ces livres, et, peu de temps après, il devint observateur du Sabbat. Il est patron d'une entreprise de transports dans une ville où il n'y a pas de chemin de fer. Pour cela, il occupe des ouvriers ainsi que des mulets. On m'a raconté que cet homme avait ordonné à ses ouvriers de cesser tout travail dès que le Sabbat commence et de se reposer pendant ce jour sacré.

Cet homme fait preuve d'un esprit missionnaire. En allant visiter des amis habitant Mecapalpa, il emporta ses livres et les leur prêta. Par ce moyen, quarante personnes se mirent à observer le Sabbat, et supplièrent qu'on leur envoyât un pasteur.

Le frère de Villa Juarez alla en prévenir la lectrice de la Bible. Comme j'étais allé en tournée dans un village assez éloigné, elle pensa que les affaires du Roi pressaient plus que toute autre chose, et partit à dos de mule avec deux autres frères pour aller visiter ce nouveau groupe. Cette sœur n'avait jamais monté à cheval, aussi le voyage qui dura trois jours dut lui paraître pénible. Elle passa une semaine au milieu de ces nouveaux frères et sœurs, tint trois réunions par jours, organisa une école du Sabbat, et repartit.

Ces quelques membres continuent à tenir leur culte seuls. Ils mettent à part leur dîme et leurs offrandes pour l'école du Sabbat et désirent ardemment que quelqu'un vienne les enseigner.

Dans la partie occidentale de Nueva Leon, un colporteur vendit un petit livre à une femme de la campagne. Cette femme prit le livre en le regardant à peine, le plaça sur un rayon et l'oublia. Au bout d'un certain temps, un des enfants tomba malade et mourut. Dans leur détresse, ces gens cherchèrent une consolation dans la lecture de la Bible. Puis la mère pensa au livre que depuis longtemps elle avait oublié. Elle alla le chercher, espérant qu'il contiendrait quelques promesses consolatrices. Tous le lurent, et y apprirent que Jésus, dans son amour, était parti pour nous préparer une place sur une nouvelle terre. Ils acceptèrent les vérités que ce livre leur révéla, et devinrent ainsi observateurs du Sabbat.

Plus tard, une de nos sœurs se mit en campagne pour la collecte d'automne. La Providence divine la conduisit dans cette famille. Ce fut une joyeuse rencontre et une bonne surprise. La mère, une fille institutrice, diplômée par l'Etat, deux fils et une belle-fille, sont prêts à être baptisés et à devenir membres de l'Eglise.

Plaçons le plus grand nombre possible de nos imprimés ! La semence qu'ils contiennent peut ne pas lever immédiatement, mais elle possède la vie, et, quand le moment viendra, Dieu la fera croître rapidement dans les cœurs.

(R. & H.)

F.-L. PERRY.

Guadeloupe et Martinique

Ces deux îles sœurs sont deux colonies ayant respectivement 200.000 et 225.000 habitants appartenant à la France.

L'instruction y est gratuite et répandue. Fidèle à ses nobles principes, la France y assure à ses enfants de toutes races la jouissance égale de tous leurs droits de citoyen. Car, comme un de leurs sénateurs a bien dit : « La France ne connaît pas de *peau* mais seulement un *drapeau*, et la *qualité* de chaque citoyen. »

Un tel sentiment a valu à la France l'admiration de tous les peuples et l'affection ardente de toutes les races intelligentes non blanches de tous les gouvernements sous le ciel.

Notre travail commença à la Guadeloupe, il y a quelques années. Mais l'hostilité à la Bible, d'une part, et une indifférence imperturbable de l'autre, font que le progrès évangélique a été bien lent.

Laissant le peu d'adhérents aux soins de Madame Giddings, je suis venu à la Martinique, il y a plus d'un an. Ma première tâche fut de trouver une maison. Après avoir cherché pendant plusieurs mois (durant lequel temps, je semais des traités, brochures, etc.) j'en trouvai une, et commençai des réunions ce même soir-là. Le lendemain, je reçus congé de la propriétaire, prétextant comme sa raison la peur que sa maison « ne soit brisée par une foule comme celle qu'elle y a vu hier soir ». Heureusement, je trouvai une autre salle un peu plus loin, et je continuai nos meetings.

Parmi ceux qui ont cédé à la vérité, sont un ex-commissaire de police, et un ex-secrétaire de la Chambre de commerce.

Une nuit, une de ces personnes fit un songe. Dans ce songe, elle vit une grande oriflamme, et dans cette oriflamme le mot distinctement écrit : « Job 5 : 10. » Etant déjà souffrante, elle s'écria : « O mon Dieu, Job encore ? Je ne peux pas. »

Se réveillant, elle prit sa Bible et lut le passage : « Qui répand la pluie sur la face de la terre, et qui envoie les eaux sur les campagnes. »

Sa cousine lui interprétant le songe, lui dit : « Dans votre expérience religieuse précédente, vous étiez dans le désert, dans la sécheresse ; maintenant que vous marchez dans la religion d'après la Bible, c'est la pluie de Dieu qui vous arrose. »

Priez pour nous, afin que je puisse leur dire : « Soyez mes imitateurs comme je le suis aussi de Christ. » (1 Cor. II : 1).

Nous tous vous saluons.

PHILIPPE GIDDINGS.

Canada

« Et un certain nombre de ceux qui avaient exercé les arts magiques, ayant apporté leurs livres, les brûlèrent devant tout le monde : on en estima la valeur à cinquante mille pièces d'argent. » Act. 19 : 19.

Je possède une quantité de reliques, chapelets, crucifix, statuettes, médailles, etc., qui m'ont été données

1^{er} OCTOBRE 1923

par des personnes amenées récemment à la vérité grâce aux efforts de l'église française. Dans une de mes dernières visites, j'ai rencontré une sœur qui a depuis peu abandonné l'église catholique pour se joindre à nous. Elle me dit, en me tendant un petit objet : « Frère Passebois, j'ai porté ceci pendant vingt ans sur mon cœur, et j'avais promis de ne jamais l'ouvrir. C'est une relique, et l'on m'a dit que si je l'ouvrais, de grands malheurs tomberaient sur moi, tandis que si je la portais sur mon cœur, elle me serait une source de bénédictions et me protégerait du mal.

La relique était un petit sac de quelques centimètres carrés de surface sur lequel une croix était brodée ; à l'intérieur, on avait placé une petite boîte en métal contenant une statue de saint Polycarpe. Il y avait ensuite un petit paquet qui ne devait pas être ouvert, et dans lequel se trouvait la précieuse relique. Qu'était-ce, croyez-vous ? Un simple tampon d'onate de la dimension d'une petite lentille.

En me donnant sa relique, cette sœur me dit : « Comme je suis heureuse d'avoir trouvé un Sauveur ! Il est tout pour moi. Que me font ces idoles maintenant ? mon Sauveur est dans mon cœur, Il est tout pour moi. »

Nous avons été témoins de manifestations merveilleuses de la puissance du Message parmi ces gens. Que le nom de Dieu soit loué en tout lieu !

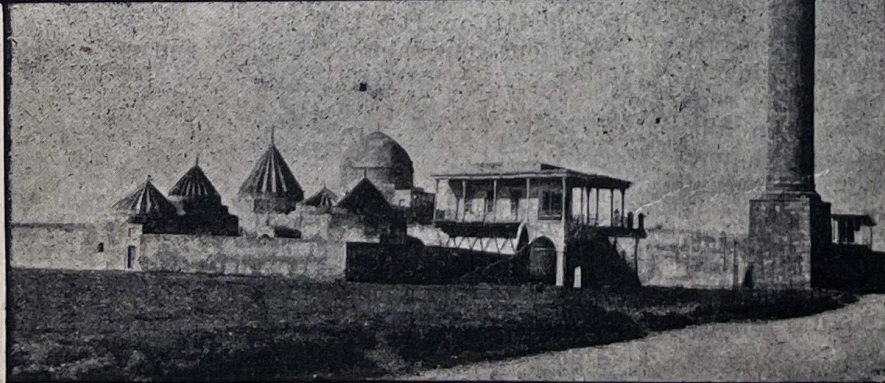
Il y a quelque temps, trois prêtres et deux pasteurs protestants parlaient en chaire contre nous. La Bible ne contenait aucune preuve pour appuyer leur théorie, ils eurent recours aux injures ; mais cela ne servit qu'à nous faire connaître.

Un monsieur qui a eu l'occasion de se procurer l'ouvrage français *Le trésor méconnu*, m'écrit : « La lecture de ce petit livre m'a captivé à un tel point, qu'après l'avoir commencé, je n'ai eu de repos qu'après en avoir terminé la lecture. Envoyez-moi un exemplaire du livre *Notre Epoque* ainsi qu'une Bible. Je désire m'assurer que c'est bien l'Eglise catholique qui a changé le jour du repos.

Cette dernière lettre nous montre, une fois de plus, l'influence qu'ont nos publications. Grâce à nos imprimés, nous pouvons tous avoir une part active dans l'œuvre de Dieu. Par leur intermédiaire, nous atteignons des gens de langue étrangère, et nous avançons ainsi l'œuvre de Dieu.

(R. & H.)

L.-F. PASSEBOIS.



Visite à Taybeth, l'Ophra de Gédéon

Poursuivant notre plan, nous nous mettons en route de bonne heure. Nous employons une voiture plutôt qu'une auto, vu les mauvais chemins. Un compagnon de voyage, un fellah (paysan), se qualifie avec notre voiturier au sujet du prix de son voyage, ce qui rend le trajet plus ou moins intéressant ; du moins, c'est oriental.

Bientôt, notre voiturier s'égaré, ce qui devient inquiétant. Il assure que nous sommes près de Bethin, l'ancienne Béthel. Nous continuons le voyage à pied, dans la direction indiquée, qui se trouve être fautive. Le chemin est affreux : des pierres, rien que des pierres. De loin en loin, un champ que les fellahs cultivent à la façon primitive : la charrue de bois, tout en chantant des romances orientales. Nous arrivons enfin, après trois heures de marche, à destination, chargés de nos bagages.

Heureusement, le temps est radieux. Nous étions munis, pour Taybeh, d'une adresse où nous recevons un accueil aimable. On nous prépare le repas d'une façon très primitive que je m'amuse à observer, notamment la cuisson du café. Je raconte à mes hôtes que j'ai passé par là il y a dix ans. Je leur montre des photographies et des signatures de chefs de familles qui constituaient alors un groupe de croyants. On me reconnaît, on rassemble les voisins, et finalement nous nous trouvons en plein pays de connaissances.

Dans la soirée, un grand nombre de personnes se réunissent autour du prêtre de l'église latine, couvert de ses ornements pontificaux. Les Romi du culte orthodoxe qui lisent la messe en grec ; les Romi-Katoliki, qui lisent aussi la messe en grec, mais reconnaissent le pape, et les Latini qui reconnaissent également le pape, mais qui lisent la messe en latin, constituent les religions de l'endroit.

Le prêtre des Latini parle bien son français. Il me dit à brûle-pourpoint : « Nous sommes ici des Romi Orthodoxes, des Romi et des Latini, et il n'y a nul besoin d'introduire de nouveaux systèmes religieux. Si vous insistez à venir vous installer parmi nous, je puis vous prédire qu'il y aura des têtes endolories. » Je lui répondis en français et frère Keough en arabe. Mais le prêtre s'animait de plus en plus, sans nous donner le temps de lui répondre. La Bible, selon lui, n'est pas suffisante et doit être complétée par l'Eglise catholique. Les auditeurs paraissaient prendre notre parti.

Avant de nous séparer, un de ses paroissiens se leva et dit à haute voix, en se tournant vers lui :

« Vous n'avez rien à dire en cette affaire. C'est moi qui ai invité ces amis, et je déclare que je suis tout prêt à mettre à leur disposition un morceau de mon terrain pour y construire une école, et même de sacrifier, s'il le faut, toute ma fortune. » De nombreux braves indiquèrent les sentiments de l'assemblée.

Nous prîmes le repas du soir chez Nasar Isa. Les voisins s'y rassemblèrent, et la conversation continua sur des questions religieuses. Ces braves gens ne pouvaient assez nous remercier de ne pas les avoir oubliés, et ils étaient surtout agréablement surpris de revoir leur propre pétition, signée dix ans plus tôt. Nasar Isa nous dit : « Voilà dix ans que nous

Gendarmerie arabe
La mosquée dite de Seth, fils d'Adam

« Otez les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi. » Ils apportèrent leurs anneaux d'or à Aaron qui les jeta dans un moule, et en fit un veau en fonte semblable à l'un des dieux d'Égypte. On se demande comment les enfants d'Israël purent commettre une si mauvaise action ; mais la Bible dit : « Ils oublièrent Dieu et leur Sauveur ». Ps. 106 : 21.

5. Aaron bâtit un autel devant le veau. Le lendemain, « ils se levèrent de bon matin, et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces. Le peuple s'assit pour manger et pour boire ; puis ils se levèrent pour se divertir. »

6. Peu de temps auparavant, ils avaient promis de faire tout ce que Dieu ordonnerait ; et Dieu avait dit : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face », et « Tu ne te feras aucune image taillée ».

7. « L'Éternel dit à Moïse : Va, descends ; car ton peuple... s'est promptement écarté de la voie que je lui avait prescrite ; ils se sont fait un veau en fonte, et ils lui ont offert des sacrifices. » La colère de l'Éternel se tourna vers les Israélites et Il songea à les détruire, mais Moïse intercédâ et Dieu épargna son peuple.

8. « Moïse retourna et descendit de la montagne, les deux tables du témoignage dans la main ; les tables étaient écrites des deux côtés. Elles étaient écrites de l'un et de l'autre côté. Les tables étaient les tables de Dieu et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables. » La Bible nous dit que les tables étaient « écrites du doigt de Dieu ». Exo. 31 : 18.

9. Moïse rejoignit Josué qui l'attendait, et tous deux descendirent la montagne. Josué entendit la voix du peuple qui poussait des cris ; et il dit à Moïse : « Il y a des bruits de guerre dans le camp. Mais Moïse répondit : Ce n'est ni un cri de vainqueurs ni un cri de vaincus ; ce que j'entends, c'est la voix de gens qui chantent. »

10. « Et comme ils s'approchaient du camp, il vit le veau et les danses. La colère de Moïse s'enflamma ; il jeta de ses mains les tables, et les brisa au pied de la montagne. Il prit le veau qu'ils avaient fait, et le brûla au feu ; il le réduisit en poudre... »

11. Moïse dit à Aaron : Que t'a fait ce peuple pour que tu l'aies laissé commettre un si grand péché ? » Aaron essaya de s'excuser en rejetant le blâme sur le peuple. « L'Éternel fût très irrité contre Aaron, et Il voulait le faire périr mais Moïse pria l'Éternel et Dieu épargna Aaron. » Deut. 9 : 20.

12. « Moïse se plaça à la porte du camp, et dit : A moi ceux qui sont pour l'Éternel ! » Ceux qui n'avaient pas sacrifié au veau d'or et ceux qui l'avaient fait mais qui s'en repentaient, vinrent et se tinrent auprès de Moïse. Alors l'Éternel donna l'ordre de mettre à mort ceux qui avaient entraîné le peuple à pécher.

13. « Le lendemain, Moïse dit au peuple : Vous avez commis un grand péché. » Puis il dit au peuple qu'il prierait Dieu de lui pardonner. » Moïse retourna vers l'Éternel et dit : Ah ! ce peuple a commis un grand péché. Ils se sont fait un veau d'or. Pardonne leur péché ! Sinon, efface-moi de ton livre que tu as écrit. L'Éternel dit à Moïse : C'est celui qui a péché contre moi que j'effacerai de mon livre. » Le nom de tous ceux qui se repentirent fut laissé dans le livre. Ce livre est appelé le livre de vie. Il contient le nom de tous ceux qui appartiennent à Dieu.

14. Un peu plus tard, le Seigneur appela Moïse sur la montagne, et pour la seconde fois, il lui donna les dix commandements écrits sur les tables de pierre. Exo. 34 : 1.

QUESTIONS

1. Lorsque Dieu eut proclamé sa loi sur le mont Sinaï, qui appela-t-il sur la montagne ? A qui était-il permis d'approcher du Seigneur ?

2. Lorsqu'ils eurent gravi la montagne, quelles sont

les paroles que Moïse adressa aux anciens ? Quels sont les chefs qui restèrent avec eux ? Qui alla avec Moïse ? Pendant combien de temps Moïse et Josué attendirent-ils ? Que firent-ils pendant qu'ils attendaient ? Quel est l'ordre que Dieu donna à Moïse ? Pendant combien de temps Moïse resta-t-il sur la montagne ?

3. Que fit le peuple quand il fut lassé d'attendre Moïse ? Qu'est-ce que les enfants d'Israël demandèrent à Aaron ? Que dirent-ils de Moïse ?

4. Que savait Aaron ? Que craignait-il ? Qu'aurait-il dû faire ? Que demanda-t-il au peuple ? Que fit Aaron des boucles d'oreilles ? Qu'est-ce qui nous semble difficile à comprendre ? Comment la Bible s'exprime-t-elle au sujet de ce peuple ?

5. Qu'est-ce qu'Aaron bâtit devant le veau ? Quelles offrandes le peuple fit-il le lendemain ? Comment passa-t-il son temps ?

6. Quelle promesse le peuple avait-il faite à Dieu ? Que leur avait-il commandé ?

7. Qui avait vu ce que le peuple faisait ? Quel est l'ordre que Dieu donna à Moïse ? Que dit Dieu à Moïse au sujet du peuple ? Quels étaient les sentiments de Moïse à l'égard du peuple ? Qui intercédâ pour lui ? Avec quel résultat ?

8. Que portait Moïse en descendant de la montagne ? Qu'est-ce qui était sur les deux tables de pierre ? De qui était l'écriture ? Avec quoi le Seigneur écrivit-il ?

9. Qui attendait Moïse ? Qu'entendirent-ils en descendant la montagne ? Que pensait Josué ? Que dit Moïse ?

10. Que virent-ils en approchant du camp ? Que fit alors Moïse ? Que devinrent les tables de pierre ? Que fit-il du veau d'or ?

11. Quelle question Moïse posa-t-il à Aaron ? Comment Aaron essayâ-t-il de s'excuser ? Qu'aurait fait l'Éternel sans l'intervention de Moïse ? Que fit-il en réponse à la prière de son serviteur ?

12. Où se tenait Moïse ? Quel appel adressâ-t-il au peuple ? Qui vint auprès de lui ? Quel est le châtimeut qui devait être infligé à ceux qui avaient entraîné le peuple à pécher ?

13. Quelles sont les paroles que Moïse adressa au peuple le lendemain matin ? Que demandait Moïse à Dieu si le péché du peuple ne pouvait être pardonné ? Quels sont les noms qui furent rayés du livre de vie ? Quels sont les noms qui y restèrent ? Que contient le livre de vie ?

14. Qu'est-ce que Dieu donna une seconde fois à Moïse ?

Chrétien affligé, souviens-toi que, par la souffrance et l'épreuve, Dieu a en vue pour toi les biens meilleurs qui sont éternels. Par l'affliction, Dieu veut se révéler plus complètement à ton cœur et te faire mieux éprouver les douceurs de sa présence. Job a pu dire après ses grandes tribulations : « Maintenant mon œil t'a vu. » — Un jeune chrétien français écrivait du fond de la tranchée à sa pauvre mère : « Mère, il vaut la peine d'avoir des pleurs à verser pour connaître la douceur de la main de Jésus quand il les essuie. » — *Extrait.*

—o—

Ceux qui sont pauvres, misérables, indignes devant Lui, qui confessent leurs déficits, sont des heureux. Le monde les plaindrait, mais Dieu les félicite. L'orgueil est au fond un abominable mensonge. On croit avoir quelque chose alors qu'on n'a rien. La moindre pensée d'orgueil est comme le signal d'alarme qui nous dit : « Mon ami, tu n'es plus devant Dieu. Tu t'es soustrait aux rayons du soleil. » L'humilité est la colonne vertébrale de la vie chrétienne. — *Extrait.*

REVUE ADVENTISTE

Merci aux personnes — A. L., G. H. et M. P. — qui nous ont envoyé : *Une vérité méconnue.*

Frère Jules Rey, président de la Conférence du Léman, a élu domicile à Renens, 7 rue de l'Avenir. Toute correspondance concernant la Conférence devra être envoyée aux bureaux : 4, Jumelles, Lausanne

Un chef-colporteur pour l'Italie, frère V. Speranza, s'est embarqué de New-York le 25 août. Ce frère est élève du « Séminaire théologique de Broadview », près Chicago, où nous avons un département italien dirigé par frère Alexandre Long. (R. & H.)

Les secrétaires des sociétés « d'Action missionnaire » de la Conférence du Nord de la France sont priés d'envoyer leurs rapports mensuels à frère Joseph Monnier, 8 Avenue de Sceaux, Versailles (Seine et Oise). Pendant toute la durée de la Collecte d'Automne, ils sont invités à lui faire savoir, chaque semaine, le résultat du travail de leur groupe.

J. MONNIER,
secr. miss. conf. nord.

Le congrès mondial des éducateurs adventistes, qui a eu lieu cet été à Colorado Springs, et auquel frère L.-L. Caviness, notre secrétaire d'Union a assisté, avait mis sur son programme 21 questions diverses, ou plutôt avait divisé ses travaux en 21 sections confiées à autant de congressistes. Les voici :

Administration. — Bible et évangélisation. — Histoire. — Anglais. — Chimie. — Biologie. — Physique et Astronomie. — Géologie. — Mathématiques. — Travaux industriels. — Cours normaux. — Cours commerciaux. — Habitations de maîtres. — Hygiène. — Secrétariats. — Langues (L.-L. Caviness). — Comités d'écoles.

LA PLUPART DE NOS AMIS QUI

viennent à Melun font inutilement une heure de chemin, alors qu'il suffit de vingt minutes pour arriver à l'imprimerie. Pourquoi ne lisent-ils pas nos explications répétées ?

Répétons-leur que nous ne sommes pas à Dammarie-village, et qu'ils ne doivent pas demander après Dammarie, mais bien après l'AVENUE DE CHAILLY, QUI EST A TROIS MINUTES DE LA GARE.

En sortant de la gare, descendez à votre gauche, et passez sous le viaduc du chemin de fer. Vous aurez devant vous la splendide avenue de Fontainebleau. Négligez la route de Dammarie à droite, marchez deux cents mètres sur l'avenue de Fontainebleau, et prenez l'avenue de Chailly à droite. Douze ou quinze minutes de marche, à l'ombre des platanes et des tilleuls vous amèneront à l'Imprimerie, qui est à droite.

Un propagandiste communiste à Belgrade demande à son confrère adventiste : « Combien de milliers de coreligionnaires avez-vous en cette ville ? — Sept, lui répond notre frère. — Pas possible ! partout où j'entre avec mes tracts, j'y trouve les vôtres ! » Neuf baptêmes ont eu lieu récemment à Belgrade.

Un jeune officier autrichien de bonne famille, envoyé blessé en Sibérie, reçoit par la poste, il ne sait de qui, une Bible qu'il étudie avec intérêt. Après de

longs mois de détention, il rencontre dans un hôtel, en Italie, une jeune sœur adventiste qui lui enseigne le message. Il occupa aujourd'hui une place de responsabilité dans l'œuvre en Italie, et la jeune sœur... vous devinez le reste.

Le 30 juin dernier, le groupe de Madrid se réunissait dans la banlieue chez frère B. B. Aldrich, où eut lieu un culte présidé par frère F.-S. Bond, et suivi du baptême de six candidats. Un frère baptiste fut en outre reçu par vote.

Frère L.-J. Sténé a eu deux baptêmes à La Carolina, province de Jaen, et huit à Barcelone.

(R. & H.)

NÉCROLOGIES

L'église de Neuchâtel a le pénible devoir d'annoncer le décès du fils de notre frère Aegerter, FERNAND, survenu le 19 août. Ce jeune homme avait de bonnes dispositions pour la cause du Seigneur, et laissera un grand vide dans sa famille.

Au domicile, le service funèbre fut présidé par frère J. Rey, et au cimetière quelques paroles de circonstances ont également été prononcées par le frère U. Augsburgour et par le pasteur de l'endroit.

Nous renouvelons ici, à la famille Aegerter, notre profonde sympathie chrétienne.

Pour l'église de Neuchâtel,
EGL. EVARD.

Marguerite CAZALET. — L'église de Nîmes vient d'être douloureusement éprouvée par le décès de chère et bien-aimée sœur Marguerite Cazalet, décédée dans la nuit du Sabbat 23 août, à l'âge de 35 ans.

Malgré la maladie cruelle qui l'a enlevée si rapidement à l'affection des siens, notre sœur n'a cessé de louer et bénir Dieu.

Elle avait reçu le message par frère Joseph Monnier, il y a quatre ans, et depuis ce jour, sa foi n'avait fait que grandir. Elle ne perdait aucune occasion d'en parler autour d'elle. Jusqu'à ses derniers moments, notre sœur n'a cessé d'espérer au prochain retour de Christ, et elle s'est endormie pleine de confiance.

Frère Tell Nussbaum présida un premier culte à la maison mortuaire, puis à Quissac, au tombeau de la famille, un second devant un auditoire nombreux, sur les paroles du Psaume 90 : 1-12, et Rom. 3 : 12-14.

A. SABATILR.

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Prix de l'abonnement annuel :

	Un an	6 mois
France, Belgique et Colonies	10 fr.	6 fr.
Etranger (argent français)	12 fr.	7 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

LAUSANNE, 4 Jumelles. PARIS, 1 Nicolas Rorel, 13.
BRUXELLES, 174 Bd Anspach. STRASBOURG, 144 Grand'Rue
ALGER, 2 rue Robert Estoublon.

Le rédacteur : JEAN VUILLEUMIER

L'éditeur responsable : SAMUEL BADAUT

Imp. Les Signes des Temps, Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) France